

Quoi de neuf sur la guerre ?

par Véronique Dassas

J'emprunte ce titre à un roman de Robert Bober qui n'a pas grand-chose à voir avec la dernière guerre contre l'Irak. Les personnages du livre se retrouvaient dans un atelier de couture après la Seconde Guerre mondiale. Tous chargés d'un passé lourd de guerre, les uns attendant encore des nouvelles des disparus, les autres n'attendant plus que d'accepter de ne plus attendre. Les guerres ne finissent jamais avec les armistices, avec les discours des chefs d'État vainqueurs à leurs soldats heureux d'être encore en vie. Aujourd'hui on se demande si nous n'entrons pas dans un processus de guerre en continu menée par une armée-police américaine. Quoi de neuf sur la guerre ? est donc en passe de devenir une question quotidienne et éternelle.

Quoi de neuf dans cette guerre ?

La technologie ?

Certainement : car jamais arsenal ne fut plus sophistiqué, plus découpeur de villes, de quartiers généraux ou non, de pâtés de maisons, en cibles offertes. Jamais armée ne fut mieux équipée d'armes terribles et précises. Jamais ordinateurs ne furent aussi efficacement utilisés pour détruire.

Certainement pas : car toute guerre met en scène le dernier cri du génie militaire, lui donne toute la profondeur expérimentale du champ de bataille. Car cela fait longtemps que les stratèges occidentaux vendent leurs guerres aux civils en promettant que leurs enfants ne se feront pas massacrer, bien à l'abri derrière leurs armes infaillibles, dans leurs blindés

blindés, leurs avions fureteurs ou leurs vulgaires fusils mitrailleurs. Pour être à l'abri derrière un fusil mitrailleur, il suffit que l'adversaire n'en ait pas. Lors de la bataille d'Omdurman, le 2 septembre 1898, pendant la guerre du Soudan, la plus grande résistance africaine de tous les temps contre les puissances coloniales fut écrasée : 11 000 soudanais furent tués tandis que les britanniques ne perdirent que 48 hommes¹. Ils venaient tous, à la vie à la mort, d'expérimenter l'efficacité de la nouveauté de l'époque : la mitrailleuse².

Certainement pas, car si jamais, sans doute, puissance aussi considérable ne s'attaqua à aussi piètre adversaire, il est avéré que l'écrasante supériorité d'un des belligérants est bel et bien une cause d'écrasante « victoire ».

Quoi de neuf dans cette guerre ? La défense de la démocratie ?

Certainement. Certainement, car Saddam Hussein ne pouvait pas passer pour un démocrate — il est vraisemblable qu'il n'en a jamais eu la moindre velléité. Certainement, car le danger qu'il représentait pour l'Ordre mondial n'était pas comparable, malgré tous les efforts de la propagande américaine (et ce n'est pas rien), à celui d'un Hitler : cela ne pouvait donc pas justifier un *remake* du : « Sauvons le monde du fascisme », alibi noble, mais déjà utilisé. L'argument des armes de destruction massive ne fut d'un bout à l'autre qu'une vaste mise en scène indigne d'Hollywood.

1 Bilan de la guerre du Golfe, selon la rédaction de France Télévisions : côté alliés, environ 200 morts, côté irakien, 100 000 soldats tués et des dizaines de milliers de civils morts sous les bombes (ce qui veut dire en gros qu'on ne les a jamais très bien comptés, d'autres sources indiquent le chiffre déclaré par les autorités irakiennes, soit 20 000 morts). Par ailleurs, on annonçait le 16 juillet 2003 le 147ième mort américain depuis le début de l'intervention en Irak.

2 Voir *Exterminez toutes ces brutes...*, de Sven Lindqvist, Paris, Le Serpent à plumes, 2000.

Certainement, car il n'y eut pas jusqu'ici beaucoup de guerres où le chef des plus puissants, avant de commencer à se battre en appela au peuple des plus démunis pour lui demander avec des trémolos de bonne conscience de ne pas se battre, de livrer ses chefs et d'attendre le ravitaillement et l'organisation d'élections démocratiques. C'est du neuf tout ça (ébauché en Afghanistan cependant), comme la guerre humanitaire, cette trouvaille qui passera peut-être à l'histoire ou qui, faute de mieux, pourrait faire mourir de rire des générations entières de petits apprentis terroristes, dans leurs écoles coraniques *high tech* financées par l'argent de la reconstruction de l'Irak.

Certainement pas : car la victoire technologique d'Omdurman fit triompher, certes, l'Empire britannique, mais elle donna aussi l'occasion à Winston Churchill, alors simple correspondant de guerre, d'exulter ainsi : « *Ainsi s'acheva la bataille d'Omdurman, la plus éclatante victoire jamais remportée par les armes de la science sur les barbares. En cinq heures, la plus forte armée de sauvages jamais dressée contre une puissance européenne moderne avait été détruite et dispersée sans guère de difficultés, avec en comparaison peu de risques et des pertes insignifiantes pour les vainqueurs* ». Donald Rumsfeld n'a rien inventé. Les « *armes de la science* » existent depuis que la science existe, quant aux barbares, ils ne cessent de repousser. On croit les exterminer à coup de napalm, de DDT ou d'infusions écolo-gico-démocratiques mais ils repoussent. Non, Donald Rumsfeld n'a rien inventé, il s'est contenté, *poor thing*, de suivre une longue tradition venue de la vieille Europe : la démocratie barbare. Démocrates et barbares nous sommes, nous Occidentaux qui vendons des armes à qui nous en demande depuis que nous savons faire du commerce, peu importe qu'aujourd'hui nous soyons divisés sur le fait de faire la guerre à l'Irak. Nous sommes de la même eau, n'en déplaise aux américanophobes d'outre-Atlantique et aux tenants américains du *french bashing*.

Nous portons la démocratie de force. Comme les missionnaires portaient la foi. Prouvant une fois de plus que l'intégrisme n'est pas l'apanage exclusif des barbus afghans, pakistanais ou saoudiens ou des artificiers qui sont leurs défenseurs contre la licence occidentale. Une fois qu'on a rétabli l'équilibre des forces du Mal un peu dans tous les camps, on peut bien choisir le sien. Personnellement, je « préfère » l'intégrisme américain, même s'il me fait horreur, à celui qui fait pourrir les femmes sous la burka ou qui les tue quand elles n'obéissent pas assez vite à leur mari ou à leur petit frère. Personnellement, je continue de penser que Chirac est un fantoche, minuscule dans le costume que les Français lui ont taillé dans l'uniforme de grand homme d'État qui était déjà beaucoup trop grand pour De Gaulle. Même si Chirac n'a pas voulu faire la guerre après avoir échoué à l'empêcher.

***Quoi de neuf dans cette guerre ?
Le rôle des médias ?***

Certainement, car les médias occidentaux ont appris avec stupeur qu'ils n'étaient plus les seuls à pouvoir faire de la surenchère sensationnaliste, de la propagande ouverte (ou non) pour leur gouvernement et la preuve par neuf que la moindre trace d'objectivité demande un travail considérable et pratiquement impossible dans une télévision nationale en temps de guerre. Les médias occidentaux ont désormais des concurrents sérieux à ce sujet : les grands réseaux de télévision en langue arabe. C'est un prêt-à-porter pour un rendu qui pourrait avoir à terme des effets bénéfiques sur tout le monde : à remarquer la mauvaise foi criante des autres, on finit peut-être par vouloir mettre une sourdine à la sienne. Mais ce n'est pas couru d'avance...

Certainement, car si l'on considère seulement les télévisions québécoises, on aura constaté que plusieurs commentateurs ou journalistes sollicités pour parler de la guerre étaient originaires du Proche-Orient ou du monde arabe plus large-

ment. Victoire ! car toute notre vie de téléspectateurs nous garderons en mémoire l'incroyable question posée *in extremis*, comme pour finir en beauté un travail d'orfèvre, à un « expert » lors de la guerre du Golfe sur les ondes de Radio-Canada : « ... *en 10 secondes, qui sont les Arabes ?* »

Certainement, car on a pu entendre, de la bouche même d'une journaliste en studio, cette question adressée à un envoyé spécial à Bagdad, après qu'on ait montré un petit groupe d'Irakiens s'attaquant à la statue de Saddam Hussein : « *Peut-on croire ces images ?* » Était-ce simplement une façon de donner la parole à son collègue, ou un épisode isolé de lucidité inconsciente, ou encore la critique subreptice de ce système d'images en direct qui se gonfle à l'échelle du plus sinistre spectacle ? Peu importe, les mots sont lâchés.

Certainement pas, car l'information en continu a encore une fois donné à voir le journalisme sous son profil le moins avantageux. Dominique Wolton écrit à propos de la couverture de la guerre du Golfe : « *Les excès de CNN viennent du fait qu'il s'agit d'une chaîne d'information continue et qui, pour cette raison, doit attirer en permanence l'attention du public en faisant rebondir son intérêt, de quart d'heure en quart d'heure, accentuant ainsi une vision nécessairement dramatique de l'information* ». ³ C'est sûrement vrai ; ceci dit les chaînes d'information continue qui jouent moins sur le sensationnalisme (comme RDI par exemple) répètent, paraphrasent, délayent de quart d'heure en quart d'heure des informations parfois importantes et parfois non, sur le mode du feuilleton interminable, du feuilleton fleuve dont le flot de paroles vides ne laisse aucune chance au plus expérimenté des nageurs.

On peut se laisser prendre à la mélopée, convaincu un instant que toutes les minutes comptent et que l'histoire tout à coup pourrait se donner à voir, limpide, divinement scénari-

³ Dominique Wolton, *War Game. L'information et la guerre*. Flammarion, Paris 1991.

sée. Et puis le film s'enraye, soudain on n'y comprend plus rien, on s'émeut au moindre changement de ton de l'envoyé spécial, on écume, on trépigne, comme devant une partie de hockey, on hurle vingt fois, cent fois au but, on s'arrache les cheveux, on pleure avec les veuves de guerre, on prie avec les imams chiïtes pour que Bush attrape la vérole. J'ai cru que la guerre durerait deux jours, puis que les Irakiens se battraient comme des loups, puis que Saddam Hussein était mort dès le premier jour, puis qu'il était mort il y a deux ans, saisi par l'anthrax lors d'une visite dans une usine d'armes chimiques en Allemagne, puis qu'il était planqué sous un tapis à Islamabad, puis qu'on l'avait vu prendre le thé avec Oussama Ben Laden à Varadero. J'ai suivi tous les bulletins, écouté toutes les sornettes, eu des hallucinations et des insomnies. Puis ce fut une sorte de K.O. dont je me réveille à peine.

Cool ! la multitude !

En fait, je me suis réveillée le 15 février, avant la guerre, quand on manifestait encore dans les rues de Montréal, de Rome, de Sydney et de New York, de Madrid et de partout. Jamais on n'avait vu autant de monde, partout à la fois. Flash-back rapide : zoom sur les quelques cortèges rachitiques qui avaient été organisés contre la guerre du Golfe en 1991. Slogans, froid de canard, foi d'animal, sentiment d'être des moutons d'un autre âge, habitués à suivre un itinéraire balisé de bonnes pensées pacifistes, anti-impérialistes, anti-capitalistes.

Retour à l'actualité : une vitalité, une ironie, un enjouement presque, comme si les moutons avaient tout à coup pris un coup de jeunesse. Pourtant non, des vieilles dames comme moi, même des plus vieilles, beaucoup de tempes grisonnantes à peine visibles sous les tuques. Et puis aussi des jeunes bien sûr, des enfants, des familles entières, des rangs organisés, des rangs décousus, des grappes de copains arri-

vés ensemble, du chahut, une clameur, deux ou trois slogans fredonnés et puis des pancartes, petites, bricolées, ajustées à la hâte sur des manches à balais, pas de grandes banderoles de partis, pas de mégaphones de syndicats, mais des castagnettes, du bruit, tout un folklore de manif récité exprès tout croche mais avec une conviction désarmante, ce qui, on en conviendra, tombait à pic.

« *Qui nous libèrera de nos libérateurs ?* » disait la pancarte d'une cassandre aux allures mauresques et qui savait sans doute si bien dire. « *Voyons-donc, tabarnak !* » claironnait une autre et une onde de fou rire la suivait, accompagnée de la rumeur prévoyant la dissidence *in extremis* de Jean Chrétien... Du jamais vu, vous dis-je, du jamais vu. Une multitude version *soft*, sympathique, bien sûr... trop peut-être.

Je me surpris à rêver d'une horde de loups et crus voir luire des crocs dans la bouche de la fille d'à côté qui arborait en fait un magnifique sourire d'acier légèrement abîmé par un appareil dentaire dernier cri. À la guerre dite humanitaire sur le point d'éclater, correspondait une protestation massive, certes, mais *smooth*. Rien pour inquiéter Washington, ou Rome, ou Madrid, ou Londres, ou Varsovie. Mais peut-être une puce dans l'oreille d'une jeunesse arabe qui en aurait marre de l'appel du muezzin... Peut-être... Reste encore à espérer que la jeunesse américaine fera payer à Georges W. Bush le regard sinistrement allumé qu'il arborait en annonçant la mort des fils de Saddam Hussein, en exhibant leurs cadavres. Rien de pire pour l'empire que le triomphe sans gloire.